

B. Ploekhorst.

Apparition de Jésus à Marie Madeleine.

l
s
l
r
v
d
n
l'
je
a
re
m
ti
sé
gr
l'l
le
Il
ils
be



Les tout petits Enfants et l'Eucharistie

(Suite)

EANS telle ou telle église du rite latin, l'usage permettait de donner, même aux petits enfants, quelques gouttes du Précieux Sang, que le diacre leur faisait prendre au calice. Nous en avons une preuve dans un récit de saint Cyprien, qui raconte, en son livre *De lapsis*, un fait arrivé, un jour qu'il offrait lui-même, à l'autel, le Corps du Christ.

Grâce à Dieu, dans nos familles chrétiennes, bon nombre de tout petits enfants ont, dès le matin de leur vie, l'âme éveillée sur les choses de Dieu : et tout d'abord, sur ce qui se passe à l'église, sur le sacrifice mystérieux que l'on y offre, sur la blanche hostie que l'on y mange.

Ils en ont entendu souvent parler, on leur a dit qu'un jour, quand ils seraient plus grands, ils recevraient eux aussi le Pain des anges ; ils ont regardé, ils ont vu, ils retiennent. Les enfants de cinq ans, qui jouent à dire la messe, n'ont-ils pas déjà — plus que beaucoup de chrétiens — une haute idée du mystère de l'autel ? Voyez quel sérieux ils apportent à leurs fonctions enfantines et la gravité que ces petits tapageurs et espiègles de tout à l'heure mettent dans leur maintien, leurs mouvements, leur application aux cérémonies. Ne les troublez pas ! Ils disent leur messe. La modeste aube de papier dont ils s'affublent leur rappelle que, pour approcher du tabernacle, il faut être *en blanc* de corps et d'âme. Ne mé-

prenez pas les jeux de ces lévites improvisés ; ils songent à l'Eucharistie et ils l'honorent.

Quelle heureuse inspiration également, et combien gracieuse, que de former un cortège de tout petits adorateurs au Dieu de l'Eucharistie, quand il lui est permis de sortir à travers les rues d'une ville, ou parmi les jardins d'une maison d'éducation où l'on prie. Pour ces jours de Fête-Dieu, on amène au Sauveur une légion d'âmes blanches de trois à cinq ans, qui vont l'escorter durant cette heure de triomphe, de chants, de sainte joie : qui vont porter autour de Lui les instruments de sa Passion ; qui, au milieu des nuages d'encens, vont lui jeter des fleurs ; ou simplement le suivre, comme les agneaux suivent le bon pasteur. Au soir de ces grands jours, ces petits baptisés ont l'âme toute parfumée de Dieu ; ils s'endorment en rêvant aux belles choses qu'ils ont vues, au bon Dieu dont ils ont été l'humble avant-garde, aux fleurs qu'ils lui ont offertes, au Saint-Sacrement qui les a bénis, du haut de ces trônes de verdure et de lumière. Et la Fête-Dieu est la fête des petits enfants.

Autres exemples.

Mais, entre ces pieuses armées de croyants et de croyantes de trois à cinq ans, il est des privilégiés ; l'histoire des saints en fournit maintes preuves. Il en est qui voient plus, qui aiment davantage et qui sont attirés plus fort, plus près, par l'Eucharistie. Quand la mère de sainte Madeleine de Pazzi avait communiqué, sa fille, âgée de cinq ans, "s'asseyait sur ses genoux et s'appuyait sur sa poitrine, *afin*, disait-elle, *d'être plus près de Notre-Seigneur* ;" cette admirable enfant savait, à cinq ans, et comprenait par cœur tout le catéchisme de l'Eucharistie. Et quelle devait être l'action de grâces d'une telle mère, sentant la tête de son angélique petite fille posée sur sa poitrine, vivant tabernacle de Jésus.

Avec Madeleine de Pazzi, nommons Véronique Juliani. Elle n'avait que quatre ans encore, lorsqu'un jour elle dit à sa mère qui venait de communier : "O ! quelle délicieuse odeur ! oh ! le suave parfum !" elle ne pouvait s'éloigner de sa mère, devenue aux regards de sa foi un

véritable ciboire. Mais elle manifesta bien plus clairement un autre jour sa connaissance de l'auguste mystère: "Sa mère étant tombée malade, on lui apporta le saint Viatique. L'enfant s'approcha vivement du prêtre



Ste-Julienne du Mont Cornillon,
promotrice de la Fête-Dieu.



La Bienheureuse Marguerite-Marie

et le supplia de lui donner aussi son Dieu. Le prêtre répondit qu'il ne pouvait satisfaire un tel désir, pour la raison qu'il n'avait qu'une seule hostie. Et Véronique aussitôt, avec la précision d'un théologien: "Donnez-m'en au moins une parcelle. Chaque morceau d'un mi-

roir brisé représente tout entier l'objet qui est en face. De même Jésus-Christ est tout entier dans les plus petites parties de l'Hostie sainte. Celle-ci suffit pour ma mère et pour moi."

Est-ce que, vers le même âge, notre bienheureuse Marguerite-Marie n'avait pas déjà une profonde intelligence du sacrifice divin et de la présence réelle ? Elle avait environ trois ans, quand elle prit l'habitude d'entendre la messe, dans l'église de Vérosvres, sa paroisse, les genoux nus en terre, et cela même par les plus grands froids. Un jour, au moment le plus solennel, entre les deux élévations, elle dit, ou mieux elle répéta de toutes les forces de son âme, au Sauveur qui descendait entre les mains du prêtre : " Mon Dieu, je vous consacre ma pureté ; je vous fais vœu de ma perpétuelle chasteté." Quel salut de bienvenue pour le Sauveur à son arrivée sur l'autel ; et quel reposoir virginal il se préparait au cœur de son élève, de la future apôtre de son Sacré-Cœur !

La marraine de Marguerite-Marie, la dame de Fautrières-Corcheval, témoigna vers cette époque le désir de remplir ses devoirs d'éducatrice à l'égard de sa filleule, en lui enseignant les prières et les vérités de la religion. Les parents y consentirent ; " Marguerite, à l'âge de quatre ans, alla demeurer au Terreau, chez cette noble dame. Si d'abord elle regretta Hautecourt et les caresses maternelles, bientôt sa nouvelle résidence lui plut infiniment ; non pas certes à cause des agréments de ce petit manoir féodal, mais parce qu'elle s'y trouvait plus proche de l'église. Traverser le ruisseau qui baigne la clôture du château et gravir l'étroit sentier qui mène au village, ce lui était chose facile ; et comme elle ne fréquentait que la maison de Dieu, venait-on à s'enquérir d'elle pendant son absence, on était sûr de la trouver là, prosternée au pied de l'autel, les mains jointes, semblable à un ange adorateur. Que faisait-elle ainsi dans le saint lieu pendant de longues heures ? Elle ne le savait pas bien elle-même, mais elle ne s'y ennuyait pas. Elle y eût passé les jours et les nuits sans boire ni manger. Son unique pensée était de se consumer comme les cierges en présence de Dieu, afin de lui rendre amour pour amour.

Elle était là comme la lampe qui brûlait en face du tabernacle, mais lampe vivante et aimante ; comme la gerbe de roses qui s'effeuillent sur les marches du sanctuaire ; fleur très pure, douée d'une volonté et dont chacune des respirations était un parfum du ciel. Combien elles étaient agréables au Dieu de l'Eucharistie ces longues visites sans paroles d'une enfant de quatre ans ; et combien de fois, durant ces heures trop courtes, appela-t-elle de ses vœux le jour de la première communion qui ne vint pour elle qu'à l'âge de neuf ans !

Elle avait faim de Dieu, comme la bienheureuse Marie des Anges, de la famille des comtes Fontanella, parente, par sa mère, de saint Louis de Gonzague. Dès l'âge de quatre ans, Marie soupirait après la première communion ; elle aurait voulu hâter ce jour du ciel ; ses désirs allèrent grandissant avec elle ; si bien qu'elle se plaignait au Sauveur de " mourir de faim en face du pain des Anges." (A suivre).

EN BOLIVIE

Semaine Sainte

Le Gouvernement en corps prend part à toutes les cérémonies de la cathédrale, et nous, en comparant cet Etat avec d'autres pays, nous ne pouvions nous empêcher de constater les heureux effets qui résultent du bon exemple donné, surtout quand cet exemple vient de haut. Les Offices du Jeudi-Saint furent vraiment imposants. Nous vîmes le Président de la République, Général Emmanuele Pando, précédé d'un bataillon de soldats, escorté des ministres, suivi de tous les officiers et de toutes les autorités civiles, accompagner dévotement le Saint-Sacrement et faire son Adoration.

Pendant ces jours solennels tous les bureaux et offices sont fermés. Aucun Indien ne travaille, dut-il se laisser mourir de faim. Les soldats montent la garde devant le T. S. Sacrement du Jeudi au Vendredi-Saint et le Président est justement fier de porter suspendue à son cou la clef du tabernacle-tombeau, renfermant Celui qui s'est soumis par amour pour nous à l'humiliation du sépulcre. Rien n'est plus émouvant que de voir le Vendredi-Saint toutes les autorités en grande tenue, ayant à leur tête le Président, venir adorer et baiser la Croix qui a porté notre Créateur, notre Rédempteur et notre Rémunérateur.

UN TÉMOIN.



Origine des fêtes merveilleuses

DN 1795 le jour de Pâques, l'abbé Ligournais, curé de Beauvoir en Vendée, après avoir chanté la messe et les vêpres se reposait dans son jardin sous un pommier dont une vigne vierge, deux chênes et cinq clématites variées, grimpant les uns sur les autres formaient la plus charmante tonnelle qu'on put imaginer. C'était un grand vieil homme bâti comme ces rudes métayers et dont la figure toute ratatinée, toute ridée, toute jaunie n'avait qu'une expression, toujours la même, celle d'une bonté triste et que rien n'a lassée. Il comptait sur ses doigts les malades auxquels les jours précédents il avait porté la communion et il lui semblait que le nombre n'y était pas lorsqu'une femme parut et dit : Monsieur le Curé, le grand-père Lambinet qui a quatre-vingts ans n'a pas mangé depuis ce matin parce qu'il vous attend pour faire ses Pâques. Hélas ! je l'avais oublié ton vieil oncle, dit l'abbé, mais je vais réparer ma faute, je pars de suite. C'est que reprit la vieille femme, la route est longue et la lumière décroît et puis il y a une patrouille de bleus qui garde la route de St-Jean des monts, s'ils nous découvrent ils nous tueront. Ça n'empêche pas de partir, dit le Curé. D'ailleurs, le bon Dieu va être du chemin. Une

deux heures après il se mettait en marche portant une hostie consacrée qu'il avait renfermée dans un médaillon d'argent et pendue à son cou. Devant à dix pas s'en allait roulant d'une jambe sur l'autre et content d'être en danger de mort le servent de messe qui avait seulement quatorze ans, mais toute la taille, toute la vaillance d'un homme et des cheveux roux frisés et des yeux bleus de marins, qui luisent parmi les taches de rousseur. Les deux précautions qu'ils avaient prises c'était de ne



pas allumer la lanterne que Lambinait tenait comme une canne de confrérie par le haut de la lampe et de prendre à travers les champs et les sentiers à tout moment coupés de canaux et de fossés. Quelle tranquille soirée de Pâques ! Les pousses de roseaux commençaient à crever, les graines épuisées et mortes de l'an passé, les moissons étaient hautes d'un pied, la lumière jaune du couchant se reflétait dans les eaux. Personne ne se montrait. La peur semblait avoir rendu discrète la campagne.

L'abbé s'avancait bien droit, la tête seulement un peu inclinée sur la poitrine, cherchant le sommet des mauvais sentiers en dos d'âne qui indiquait les fossés. Il ne faisait nulle attention à mille autre chose du chemin, pas même aux plantes semées de sa main et qui pouvaient en cette soirée être épanouies. Toute sa pensée était concentrée en une muette prière d'adoration. Et ils allaient seuls dans le pays marécageux, leurs silhouettes grandes par l'ombre qui tombait. Cependant comme le soleil allait se coucher, l'abbé Ligournais leva les yeux et il aperçut devant lui un champ où le sentier finissait et qui était à moitié vert et à moitié blanc. La partie verte portait une moisson assez basse, l'autre au contraire était recouverte d'une végétation haute fleurie mouvant au vent léger qui venait de la mer.

Qu'est-ce que cela, se demanda l'abbé, dont les yeux usés par la vieillesse n'étaient plus guère bons.

A droite répondit le gars, c'est un champ de lin et à gauche c'est un champ de haricots en fleur, il faudra passer à travers l'un et l'autre, M. le Curé. L'abbé ne répondit pas par respect, mais quand il arriva à l'endroit où le chemin se perdait et où commençait le labour, il vit deux paysans qui étaient venus inspecter leur bien et juger des récoltes futures. Il les reconnut et il pensa :

Quel est celui qui sera béni pour avoir prêté son champ au passage du bon Dieu. Et il avait à peine formulé en lui-même cette pensée que les deux hommes le tirèrent de ce doute. Le propriétaire du champ de haricots s'avança comme un furieux et cria : Ne traverse pas ma récolte, curé, ou il t'arrivera malheur. L'abbé Ligournais réprima la grande indignation qui se levait en son cœur, il étendit seulement trois doigts et bénit l'homme qui venait de parler. Aussitôt le second qui possédait le champ de lin et qui avait enlevé son grand chapeau dit de sa place : Mon lin va fleurir tout à l'heure, mais vous pouvez passer le bon Dieu, vous et votre servant. Le grand abbé Ligournais la tête toute droite cette fois dans l'ombre presque entièrement noire s'avança dans le creux d'un sillon que pâlassaient un peu des milliers de tiges légères et il arriva annoncé par l'aboie d'un chien

a
n
p
u
de
av
m
ro

dans la petite ferme au toit de roseaux où habitait celui qui attendait ses Pâques. La lune à moitié pleine multipliée à l'infini par les flaques d'eau, les fossés et les étangs du pays plat éclairait assez bien la campagne lorsque le curé vers dix heures se remit en route pour regagner le presbytère. Le servent de messe marchait à côté de lui ne lui venant qu'à l'épaule, malgré sa crue rapide et plus fière encore qu'à l'aller portant sa lanterne



allumée qui dansait sur les digues comme les follets de nuit; il sifflait de temps en temps un petit cri de chanson pour chasser le sommeil. Ils parvinrent ainsi peut-être une heure après le départ à l'endroit où était le champ de lin et le champ de haricots. Dans le premier, il n'y avait plus personne, mais à l'entrée du second devant la muraille de plantes folles montées en buissons et couronnées d'une lueur qui paraissait de la neige, ils virent

un homme à genoux les bras en croix, le front tourné vers eux. Au moment où ils quittaient le sentier pour traverser de nouveau la pièce de lin, l'homme qui n'était qu'à quelques pas d'eux, dit d'une voix coupée de sanglots : M. le Curé, monsieur le Curé. Le grand abbé Ligournais reconnut au son de la voix que c'était celui de ses paroissiens qui l'avait menacé quelques heures avant. Pauvre chrétien, dit le Curé, que fais-tu là ? — Je pleure depuis que vous avez passé dans le champ de mon voisin. J'ai eu peur pour ma récolte, j'ai été un misérable. Il sanglotait si fort en disant cela que l'abbé Ligournais ne pût s'empêcher d'aller jusqu'à lui, de se baisser et de l'embrasser et comme il le tenait encore tout près de sa poitrine il entendit cette prière : M. le curé je vous en supplie, passez ce soir dans mon champ, afin que je fasse pénitence. L'abbé et son servent passèrent donc au milieu des hautes rames fleuries qui se brisaient à leur passage et en cet instant une bouffée de parfums s'éleva des buissons blancs comme si vingt mille fleurs de pois de senteur s'étaient ouvertes ensemble. D'où l'abbé comprit bien qu'un événement extraordinaire s'accomplissait.

En effet, plusieurs choses merveilleuses furent observées par ceux qui en cette triste année purent faire la moisson. Le lin qui avait donné passage à Dieu devint par la suite si fourni et si haut que de mémoire d'homme on n'en avait vu de pareil. Et ainsi la foi fut récompensée ; mais le repentir le fut plus magnifiquement encore. Non seulement les haricots réparèrent en deux jours le tort qu'avait fait à leurs feuilles, à leurs tiges et à leurs fleurs la trouée du servent et du prêtre, mais encore quand on voulut récolter et briser les cosses mûres, on remarqua que le pois avait été changé. Au lieu d'un petit haricot blanc, maigre et sans une tache, les filles et les femmes recueillaient en nombre inusité des pois d'une forme plus arrondie, qui portaient à l'endroit du germe la figure parfaitement nette d'une hostie entourée de rayons violets, comme un grand ostensor.

On voit encore de ces haricots en Vendée et dans plusieurs parties de la France où ils portent le beau nom de haricots du Saint-Sacrement. RENÉ BAZIN.

SOUVENIR DU CONGRES EUCHARISTIQUE DE VIENNE

Ce qu'est la Divine Eucharistie pour le chrétien militant.

~~~~~  
*"Jésus dans le Très Saint Sacrement est une force, un soutien dans toutes nos difficultés, dans nos combats et nos luttes contre nos ennemis visibles et invisibles.*

### Traits édifiants

"C'est dans la Très Sainte Eucharistie que, durant le siège de Vienne, en 1683, les chrétiens trouvèrent véritablement force et courage contre leurs mortels ennemis.

"Au moment où Vienne allait succomber sous le joug de ses oppresseurs, Innocent XI envoyait vers l'armée chrétienne qui devait délivrer la ville un saint Père Capucin, homme plein de foi et de confiance en Dieu, le P. Marc d'Aviano. A sa parole ardente, le conseil de guerre se déterminait à attaquer les Turcs, et sous son inspiration les soldats s'excitèrent au combat. Le zélé religieux entendit leurs confessions, et le jour suivant, au matin même de la bataille, il célébra la sainte Messe sur les hauteurs du Kahlenberg, et de sa propre main il distribua la sainte communion à toute l'armée en commençant par le général en chef, Jean Sobieski, roi de Pologne, et le duc de Lorraine.

"Fortifiés par le Pain eucharistique et au cri de "Jésus et Marie" ces braves portèrent le coup décisif qui leur valut la victoire et sauva en même temps que Vienne, tout le monde chrétien.

"Le grand adorateur du Très Saint Sacrement, Marc d'Aviano termina sa sainte vie à Vienne, où se trouve son tombeau. Dieu veuille que bientôt il soit élevé sur les autels à l'honneur de la Divine Eucharistie et à la gloire de Vienne."

\* \* \*

*"Le Très saint Sacrement est encore la consolation au milieu de toutes les épreuves, de toutes les douleurs, de toutes les adversités de la vie.*

"En cette adorable Hostie notre Divin Sauveur se trouve parmi nous comme notre compagnon, notre ami,

notre consolateur, notre libérateur, notre secours. Jésus nous appelle sans cesse : Venez à moi, vous tous qui êtes dans la tribulation et la peine, et je vous soulagerai."

"C'est ce qu'avait compris le saint jeune homme Stanislas Kostka. Se trouvant ici, à Vienne, dans le plus complet abandon et les plus douloureuses angoisses, il se recommanda au Très Saint Sacrement, et Notre Divin Sauveur le consola en lui envoyant par la main des anges, la sainte communion.

"Les mêmes sentiments animèrent aussi Maximilien d'Autriche, le grand empereur de la maison de Habsbourg. Lorsqu'il était encore archiduc, Maximilien devint, par son mariage avec Marie de Bourgogne, comte de Hollande et souverain des Pays-Bas. Il se trouvait en ce pays lorsqu'il tomba si gravement malade que les médecins regardaient son état comme désespéré. En cette extrémité, Maximilien, digne fils de la famille de Habsbourg, eut recours au Très Saint Sacrement de Miracle d'Amsterdam, promettant, s'il obtenait sa guérison, de visiter le pieux sanctuaire où se conservait l'Hostie miraculeuse.

"A peine eut-il fait cette promesse qu'il se sentit complètement guéri. Sans hésiter, il fit le pèlerinage au Saint Sacrement de Miracle d'Amsterdam auquel il offrit entre autres objets, un calice et une précieuse chasuble. En outre, il fit exécuter pour la chapelle un magnifique vitrail représentant d'un côté l'empereur Frédéric III, son père, avec l'impératrice, et de l'autre, Maximilien lui-même avec son épouse et sa famille pieusement agenouillés devant le Très Saint Sacrement.

"Plus tard, devenu empereur, s'étant trouvé dans des circonstances difficiles, il recourut encore au Très Saint Sacrement, et après avoir reçu conseil et secours du Rédempteur eucharistique, il fit don à la ville d'Amsterdam de cette couronne impériale qu'elle porte encore aujourd'hui dans ses armoiries."

\* \* \*

*"La Sainte Eucharistie est pour nous tous, la source inépuisable d'une vitalité toujours nouvelle.*

*"Ego sum Panis vitae : "Je suis le pain de vie. Celui qui mangera de ce pain vivra, celui qui ne le mange pas*

ne peut avoir la vie en soi". Si nous voulons une vie pleine, florissante, si nous voulons un peuple vigoureux, une forte génération, un état puissant, faisons en sorte que la religion fleurisse, et qu'elle soit profondément enracinée dans les cœurs, de manière à vivifier et à pénétrer la vie publique et privée.

"C'est ce que comprirent si bien les grands apôtres de Vienne, auxquels cette magnifique cité doit la plus profonde reconnaissance. C'est ce que reconnut au XVIe siècle le B. Canisius qui conserva Vienne à Vienne, relevant la vie religieuse de la grande capitale par la fréquentation de la sainte Communion.

"C'est ce qui parut encore, il y a un siècle, en saint Clément-Marie Hofbauer. Il y a cent ans que le saint Rédemptoriste Père Clément, banni de Varsovie où il avait ramené au Très Saint Sacrement toute la population, arrivait à Vienne. Cet homme portait en son cœur un amour brûlant envers Jésus dans la Très Sainte Eucharistie.

Après son arrivée dans cette ville, le Baron Penkler lui concéda à titre de refuge une petite chambre derrière le maître-autel de l'église des Frères-Mineurs. Ce fut là qu'il se retira, là qu'il resta jour et nuit, là qu'il vécut près du Saint Tabernacle. Ce furent son ardent amour et sa piété aussi tendre qu'enflammée pour le Très Saint Sacrement qui attirèrent d'abord l'attention et qui, en peu de temps, formèrent autour de lui un cercle de fervents amis. Peu après, à Sainte-Ursule, les communions étaient devenues très nombreuses et l'on voyait parmi les communicants des groupes de jeunes gens, d'étudiants et d'hommes de toute condition . . . .

Voulons-nous, nous aussi, ressentir en abondance les influences divines du Très Saint Sacrement, allons à la Table où Jésus donne en nourriture sa Chair adorable. Communions souvent, tous les jours et répandons de tout notre pouvoir la pratique de la fréquente communion, de la communion quotidienne des "grands" et des "petits."

**(Extrait du Discours du Cardinal Van Rossum)**

*Cœur eucharistique de Jésus, qui brûlez d'amour pour nous, enflammez nos cœurs d'amour pour Vous.*

(200 jours chaque fois. LÉON XIII. 1899.)



## Madeleine retrouve Jésus



ADELEINE avait suivi de près les apôtres au tombeau. Après leur départ, elle y demeura, l'âme envahie de sombres et amères pensées, car sa conviction restait toujours la même : on avait enlevé le corps de Jésus ! Le retrouver, l'arracher à la profanation et lui donner une honorable sépulture : tel est son seul désir, son unique espérance. Et comme dit S. Grégoire : "elle se mit à chercher celui qu'elle n'avait pas encore trouvé. En cherchant, elle pleurait. Toute enflammée du feu de son amour, elle brûlait du désir de revoir celui qu'elle croyait enlevé."

Et voici qu'un bruit de pas l'avertit que quelqu'un était là tout proche. C'était Jésus ! Mais elle ne le reconnut pas. Le prenant pour le jardinier, elle lui dit d'une voix touchante : " Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai." Alors Jésus, de sa voix divine, prononça ce simple mot : " Marie !". Au son de sa voix bénie, de cette voix qui naguère lui avait accordé le pardon en récompense de son amour, Madeleine se précipitant aux pieds de Jésus, s'écria ; " O mon Maître... *Rabboni !*"

Madeleine dans l'effusion de son amour embrassait fortement ses pieds. Jésus lui dit alors : " Ne t'attarde pas davantage dans cet embrassement ; va vers mes frères et dis-leur que je vais monter bientôt vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu."

La douce vision disparut... Madeleine toute radieuse de joie s'empressa d'accomplir sa mission.

## SUJET D'ADORATION

### Les deux grands miracles

#### I

#### LE MIRACLE DE DIEU.

Dieu avait fait une œuvre admirable en quittant les splendeurs des cieux, pour venir sur la terre, s'unir hypostatiquement à la nature humaine par le mystère de l'Incarnation.

Votre amour, ô Maître, ne s'est pas arrêté là : Vous avez voulu aimer plus encore ; vous avez voulu *aimer jusqu'à la fin*, comme dit Saint-Jean. "*In finem*", c'est-à-dire jusqu'à l'excès, et aller ainsi jusqu'aux dernières limites de l'amour.

Dans ce but, vous, Seigneur, dont la clémence est infinie, vous avez institué un Sacrement, dans lequel vous avez concentré toutes vos autres merveilles, vous vous êtes fait *Eucharistie*, et vous êtes devenu ainsi le précieux aliment de nos âmes. C'est ce que Saint Thomas n'hésite pas à proclamer le plus grand des miracles.

Cherchons à justifier ce titre de *Miracle de Dieu*, que nous donnons à la Sainte Eucharistie.

Chaque espèce d'être a un élément qui lui est propre; c'est comme un cercle dans lequel il vit et agit à sa manière, et hors duquel il ne peut plus ni vivre, ni agir sans un miracle.

Ainsi si un arbre détachait ses racines du sein de la terre, se mouvait de lui-même, et d'une vallée se transportait sur une colline, et de la colline redescendait dans la plaine, on appellerait avec raison ce mouvement, ce déplacement le *Miracle de l'arbre*.— De même, si un poisson parvenait à vivre hors de l'eau, ce serait le *Miracle du poisson*. Si l'homme s'ajustant des ailes, réussissait à s'élever et à se maintenir dans les airs, ce serait le *Miracle de l'homme*.

Eh bien, Dieu a aussi son élément, le cercle qui lui est propre, si je puis parler ainsi. Il doit agir en Dieu: comme un arbre en arbre, comme un homme en homme.



Mais que Dieu abaisse la hauteur des cieux, que ce même Dieu s'incline amoureux sur son indigne créature, qu'Il la presse entre ses bras avec mille fois plus de tendresse qu'une mère n'embrasse son enfant; que, touché de sa disgrâce, Il prenne Lui-même un corps dont le sang coule au milieu des supplices; ce n'est pas dire assez, — car, dans la crèche, je vois un enfant admirable, qui m'attendrit par son amour. Naître, grandir, vivre au milieu de nous, pour nous consoler par sa présence et nous instruire par ses leçons, ce Mystère me paraît empreint d'une douceur, d'une bonté infinie. — Sur la Croix, j'adore un Dieu Sauveur, victime volontaire de propitiation pour le salut des hommes: c'est l'ami céleste qui meurt pour ses amis; c'est le juge qui porte lui-même la peine du délit, tout en prononçant l'amnistie des coupables.

Mais que ce même Dieu ait poussé la condescendance jusqu'à se cacher sous les voiles eucharistiques, à vouloir Lui-même servir d'aliment à sa créature, à la nourrir de sa propre chair et de son propre sang; à lui communiquer sa propre Divinité, est-ce d'un Dieu que je parle, et sais-je bien ce que je veux dire ?...

Ne semble-t-il pas que Dieu, en se faisant homme, et se cachant dans l'Eucharistie pour s'incorporer à nous, est sorti de sa sphère, de son élément, du cercle dans lequel Il vivait en Dieu, qu'il s'est fait ce qu'il n'aurait jamais dû être, et qu'aucune intelligence n'aurait jamais pu concevoir qu'il fut ?

Et voilà dans quel sens j'appelle l'Eucharistie *Le Miracle de Dieu*; non que Dieu, en prenant une chair, et en nous donnant cette même chair à manger, ait agi au-dessus de ses forces, comme des êtres dont je parlais tout à l'heure. "Rien n'est impossible à Dieu, dit Tertullien, que ce qu'il ne veut point"; mais parce que, dans l'Eucharistie Il a épuisé, comme Dieu, tout ce qu'il avait de puissance et de sainteté, tout ce qu'il avait de sagesse et d'amour, de telle manière qu'en apparaissant dans le monde et disant: "*Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde*", il s'y est fait comme une explosion de ses perfections infinies.

Oh! qui me donnera les ailes de la colombe, et je volerai sans me reposer, et j'irai publier partout la grande merveille de l'Eucharistie!

Je comprends qu'après avoir contemplé ce grand miracle de Dieu, ce Don incompréhensible de sa charité pour les hommes, Saint-Thomas ne sache, au sortir de ces divines profondeurs, que pousser ce cri d'ivresse: "*Chante, ma langue, le Mystère du Corps et du Sang de Jésus-Christ!*"

## II

## LE MIRACLE DE L'HOMME,

Le miracle de l'homme doit répondre au miracle de Dieu. Ce second grand miracle qui consiste à vivre de la vie eucharistique, Notre Seigneur l'exige de ceux qui le reçoivent par la Communion. "*Celui qui me mange, vivra de moi.*" "*Qui manducal me, et ipse vivet propter me.*" (S. Jean.)

— Mais quelle est la vie que mène le Divin Sauveur sous les voiles eucharistiques? Elle se résume en ces mots: *Vie d'immolation et de prière, vie d'humilité et de charité.*

Or, telle est celle que doit mener tout chrétien qui veut répondre aux desseins merveilleux que ce Dieu Sauveur s'est proposé dans l'institution de cet adorable Sacrement.

Mais comment, avec tous les obstacles que nous rencontrons dans le monde, avec les oppositions les plus puissantes et les plus invincibles que nous trouvons dans le fond de notre misérable nature, telle que le péché l'a faite; comment, dis-je, l'homme, avec de pareilles dispositions, pourrait-il parvenir à vivre de la vie eucharistique, d'une vie de *prière* qui le tienne sans cesse en adoration devant Dieu; d'une vie d'*humilité* qui lui fasse aimer à être ignoré et à n'être compté pour rien; d'une vie de *charité* qui le livre tout entier à ses frères, comme Jésus-Christ s'est livré pour nous?

Qui ne comprend que, pour en venir là il faut des efforts héroïques, surhumains, soutenir des luttes opiniâtres, une guerre incessante, et surtout se livrer à soi-même des combats terribles et continuels?

Mais si l'homme sort victorieux de cette lutte, s'il terrasse son ennemi, s'il brise son orgueil, s'il assujettit ses penchants, s'il se purifie de la rouille du péché, s'il se dépouille entièrement du vieil Adam, pour se revêtir du nouveau, en un mot, "si des débris de l'homme il naît un Dieu", selon la belle expression de Saint Ambroise, cette victoire signalée, ce triomphe éclatant, ou plutôt cette transformation glorieuse, comment faudra-t-il l'appeler, et qu'est-ce autre chose sinon *le miracle de l'homme*? Oui, le seul, le vrai miracle de l'homme.

Le vrai miracle de l'homme n'est pas de ressusciter un mort, c'est de se ressusciter lui-même avec le secours de Dieu; c'est de se dire: Lazare, sors du tombeau de ta nature corrompue, et vis de la vie de la grâce, de cette vie divine qui t'est donnée pour modèle dans l'Eucharistie.

L'homme qui en est venu là, a achevé l'œuvre par excellence, il a opéré son miracle, il a fait en soi de grandes choses et toutes les générations l'appelleront bienheureux.

Tels sont les deux grands miracles auxquels se rattache toute la doctrine eucharistique : *Le Miracle de Dieu et le Miracle de l'homme.*

Le miracle de Dieu s'accomplit tout d'un coup : c'est la toute-puissance qui éclate. — A moins d'une grâce extraordinaire, le miracle de l'homme ne s'opère que lentement : il se ressent de sa faiblesse.

Le miracle de Dieu est universel, on le retrouve dans toute la catholicité, il est permanent, il subsistera au milieu de nous jusqu'à la consommation des siècles.

Pourquoi le miracle de l'homme est-il si restreint, si rare et si souvent incomplet ?

Hélas ! c'est ce dont nous avons à nous humilier.

O prêtres de Jésus-Christ, ô âmes religieuses, ô pieux fidèles qui communiez fréquemment et même quotidiennement, Dieu a fait son miracle pour vous, quand ferez-vous le vôtre pour son amour ?

Sans doute, il est encore dans le monde chrétien un certain nombre d'âmes généreuses, qui savent goûter le Don de Dieu et vivre de la vie eucharistique ; mais combien d'autres qui ne l'apprécient pas comme il conviendrait ?

Oh ! Seigneur, ne permettez pas que nous dédaignons jamais cette vie bienheureuse !

Seigneur Jésus, quand nous sera-t-il donné de faire un juste discernement des biens du ciel et des biens de la terre ? Quel besoin nous avons pour cela de vos lumières ?

Sacrifions le monde entier, s'il le faut, pour posséder Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Qui reçoit Jésus dans l'Eucharistie, est plus riche que s'il possédait mille mondes et mille couronnes. Qui vit de Jésus dans l'Eucharistie, est déjà entré dans le Royaume des Cieux, il a la vie éternelle !

O Jésus Hostie, puisque vous êtes tout cela pour nous, sevez nos cœurs de toutes les jouissances terrestres, et faites que nous ne recherchions plus désormais que les délices ineffables renfermées dans votre auguste Sacrement.





## Premier Congrès Sacerdotal de Montréal.

### LA JOURNÉE EUCHARISTIQUE



Nous ne pouvons laisser passer le beau Congrès Sacerdotal tenu à Montréal, sans donner à nos lecteurs quelques extraits des rapports présentés, et sans offrir à leur attention quelques-unes des réflexions ou remarques qui ont été échangées au cours des séances. Nous choisissons celles qui concernent spécialement les fidèles. La piété eucharistique de nos abonnés y trouvera, nous en sommes sûrs, un grand profit.

#### Première séance

Sa Grandeur Monseigneur Bruchési préside lui-même, et ouvre le congrès par la prière et un aimable souhait de bienvenue aux congressistes.

Après cette courte allocution, la parole fut donnée à M. l'abbé Payette, curé de Longueuil, pour son rapport sur "*l'Apostolat de la communion fréquente et quotidienne chez les adultes.*"

#### EXTRAIT DE CE RAPPORT.

##### Obstacles à écarter

1° Il faut que le fidèle trouve la table sainte toute dressée, lorsqu'il se présente à la communion. C'est notre devoir de rendre la table sainte une table ouverte à toute heure, pour l'avantage de nos paroissiens, en prenant pour règle ce qui les accommode

avant nos avantages personnels. Les réponses envoyées montrent la communion donnée avant, pendant, après les messes, et à demande, sur semaine et le dimanche.

Notre Saint Père le Pape va même plus loin dans le décret d'érection en Archiconfrérie de la Ligue sacerdotale, puisqu'il communique à ses membres le privilège de donner la sainte Communion une heure avant l'aurore et jusqu'au coucher du soleil.

Notre Saint Père le Pape a compris la difficulté provenant de l'encombrement des confessionnaux. En autant qu'il dépend des règles de l'Eglise pour le gain des indulgences, il a donné une règle qui enlève la moitié des pénitents au jour des fêtes. C'est le décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences en date du 14 février 1906:

"Et maintenant à tous les fidèles, qui, en état de grâce et avec une intention droite et pieuse, ont coutume de communier chaque jour, quand bien même ils s'abstiendraient de la communion une ou deux fois par semaine, le Très Saint Père Pie X accorde de pouvoir jouir de l'Indult de Clément XIII, sans être obligés à faire cette confession hebdomadaire, qui par ailleurs serait nécessaire pour gagner les indulgences se présentant pendant cette intervalle. Sa Sainteté a daigné déclarer que cette faveur serait valable à l'avenir nonobstant toutes choses contraires."

Prêcher ce décret atteindrait un très petit nombre d'intéressés, tout comme d'inviter à la communion sans la confession, ceux qui n'ont pas de fautes graves et ont une intention droite et pieuse. Le plus pratique est d'agir au confessionnal et de dire au pénitent tombant dans ces catégories: votre confession aujourd'hui n'est pas nécessaire. Chaque fois que vous verrez mon confessionnal occupé et que vous n'aurez que ces fautes légères, allez communier sans vous confesser et vous rendrez service à ceux qui attendent la confession pour communier. Pour vous, vous viendrez plutôt à confesse tel jour, où je n'ai pas beaucoup d'ouvrage.

### Eloquentes statistiques.

Si nous jetons un coup d'œil sur ces statistiques concernant la communion fréquente, nous constatons la communion quotidienne dans les communautés, presque quotidienne dans les collèges, les couvents et les hospices.

A la campagne, nous trouvons une moyenne de 45, 50, 53 et même 66 communions par communiant et par année.

A Montréal, malgré le grand nombre de paroissiens qui, à raison de leurs occupations, peuvent difficilement communier souvent, nous arrivons cependant à 25, 29, 32 et même 42 communions par tête chaque année.

En résumé, dans le diocèse de Montréal, pour une année, 310-781 communiants, dans 62 paroisses de ville, ont fait 7,070,382 communions; 97,300 communiants, dans 92 paroisses de campagne, ont fait 2,736,892 communions; 9,973 communiants, dans les communautés, ont fait 2,677,928 communions. En d'autres termes — quels chiffres éloquentes et consolants! — 418,050 communiants ont fait, pour une année 12,485,202 communions, soit une moyenne de 29½ pour chaque communiant par année. Les 765 prêtres du ministère auraient donc donné chacun 16,320 hosties consacrées? Loué en soit Jésus, à jamais, au Sacrement de l'autel!

### Deux belles pensées de Mgr Bruchési.

Après la lecture de ce rapport qui fut écouté avec la plus grande attention et dont les conclusions furent soulignées par les applaudissements de l'assemblée, *Monsieur* se lève et félicite chaleureusement M. le curé de Longueuil. Il insiste sur la nécessité de prêcher assidûment sur la Communion fréquente et quotidienne, de stimuler la piété des fidèles en leur en découvrant les effets admirables et les richesses incomparables. "Permettez-moi, dit Sa Grandeur, de vous signaler deux pensées que j'aime à redire à l'occasion de mes visites pastorales. La première est que les hommes ne sont jamais satisfaits des biens matériels; jamais vous n'entendez dire: Maintenant je suis assez riche. Non, ils veulent toujours s'enrichir davantage. Et nous ne pouvons pas trop les en blâmer, pourvu que par ailleurs ils fassent de leurs richesses un bon usage. Mais, pourquoi ne pas leur inspirer le désir des biens surnaturels, bien autrement précieux et durables? — Ma seconde pensée se rapporte aux difficultés que présentent parfois certaines personnes. Je leur répond: Si l'on vous proposait de vous donner une pièce d'or, que dis-je, seulement 25 centins, chaque fois que vous viendriez à l'église, ne seriez-vous pas empressés de venir recevoir cette pièce de monnaie? — Quel est celui qui manquerait au rendez-vous? Alors, soyez logiques! Qu'est-ce que l'or de la terre à côté des biens infinis? Et puisque la Sainte Communion est d'un prix vraiment inestimable, venez souvent, tous les jours en enrichir votre âme pour l'éternité. Sachons nous servir à l'occasion, ajoute Sa Grandeur,

de quelques pensées analogues pour éclairer et exciter la piété des fidèles envers la Sainte Communion."

**Se faire représenter chaque jour à la messe par  
un membre de la famille.**

Le Père *Lault*, des Pères du Saint-Sacrement, signale comme l'un des meilleurs moyens de promouvoir l'assistance à la Sainte Messe et la communion fréquente, les *Ligues* ou groupement d'hommes, de mères de familles, de jeunes gens. Ne pourrait-on pas créer une Ligue des familles à l'effet que chacune d'elles se fassent représenter chaque jour à la Sainte Messe et à la Sainte Table par l'un ou l'autre de ses membres ? Une paroisse dont les familles entreraient dans ce mouvement serait vite transformée et bénie de Dieu.

**Pieuse ligue que les parents doivent seconder  
de leur zèle**

Monsieur le curé *Forbes*, de Saint-Jean-Baptiste, parle ensuite de la *Ligue des volontaires de la communion hebdomadaire*, comme moyen de stimuler les jeunes en vacances. Il dit un mot de son organisation et des résultats obtenus. On fait imprimer et on distribue aux enfants des bulletins d'adhésion à cette ligue, les invitant à faire la communion hebdomadaire durant les vacances. A la fin de chaque mois, l'enfant n'a qu'à marquer d'une croix sur son bulletin le nombre des communions faites. Chez moi, ajoute Monsieur le Curé, sur 1,100 enfants, au-delà de 500 se sont engagés dans cette ligue. Près de 300 ont été fidèles à envoyer chaque mois leur bulletin et la moyenne des communions a été de 4 par mois. Il est à remarquer que bon nombre communient plusieurs fois la semaine. D'autres ont la franchise de renvoyer leur bulletin en blanc ou avec une seule ou deux communions, promettant pour l'avenir plus de générosité.

## CONCLUSION PRATIQUE

### Convaincre les fidèles de la nécessité de communier souvent. La communion à demande.

Mais le temps réservé à la discussion et aux délibérations est écoulé. Avant de lever la séance pour un quart d'heure, *Monseigneur* conclut par ces paroles : "Deux pensées résumeront cette séance. Il faut d'abord convaincre nos populations de la nécessité de communier souvent, tous les jours, par une prédication suivie et nourrie de preuves solides. — Il faut ensuite enlever autant que possible les obstacles à la communion fréquente, faciliter par tous les moyens licites et dignes l'accès au banquet eucharistique. Répondons avec charité aux desirs des fidèles qui demandent la Communion en dehors des messes. Les messes ont lieu de très bonne heure, surtout dans nos campagnes; on donne la communion avant la Messe ou immédiatement après. Qu'on vienne à manquer ces heures, la communion est manquée pour ce jour-là. C'est là précisément qu'il faut avoir du zèle et savoir se dérouter. A choisir entre deux choses, il est préférable de donner la Communion sans la Messe. Ne dites donc pas à vos fidèles que pour communier il faut assister à la messe du matin, mais bien : qu'ils communient, qu'ils peuvent venir à l'heure qui leur sera le plus commode, voire même 8 ou 9 heures. Nous attirons ainsi bien des fidèles à la Communion et Dieu, soyez-en sûrs, vous en tiendra compte au grand jour. Donc, je le répète et j'appuie sur le mot signalé bien à propos par Monsieur le Rapporteur : *la Communion à demande, tout est là!*"

### Par qui doit être commencée l'instruction religieuse des enfants ?

M. l'abbé *Corbeil*, curé de Saint-Joseph, répond que c'est par la mère de famille. On pourrait lui mettre entre les mains un petit résumé de questions et réponses sur le catéchisme. Elle en apprendrait à l'enfant les premiers éléments, l'instituteur n'aurait qu'à continuer



et à parfaire ce premier travail. Mais il conviendrait d'avoir à cette fin un même catéchisme partout et, autant que possible, avec des images, afin de frapper l'esprit de l'enfant.

### Trait charmant à imiter.

M. *Brisset*, curé de la Côte Saint-Paul, complète la pensée de M. Corbeil. Nous devons profiter, dit-il, de nos réunions de dames, de confrérie ou congrégation, pour dire aux mères la nécessité d'instruire leurs enfants dès leur plus bas âge, leur apprendre la manière pratique pour y réussir. Et il cite à ce propos un trait charmant. Un jour, dit-il, je vois venir à ma rencontre un beau petit garçon. Bonjour, M. le Curé. Maman m'a appris un beau compliment. — Dis donc, mon petit; — et il se met à me réciter le "Notre Père". Quelques temps après, je le rencontrais de nouveau. — J'ai appris un autre compliment, me dit-il, tout joyeux. Et il me récite le: "Je vous salue, Marie". Les mères ont des moyens ingénieux pour instruire leurs enfants. Profitions donc de nos congrégations de dames pour former des mères catéchistes.

C'est bien cela, conclut *Monseigneur*. Gardons-nous de vouloir faire apprendre le mot à mot du petit catéchisme aux plus jeunes; instruisons les mères pour qu'elles catéchisent leurs petits enfants; invitons au besoin la sœur aînée à donner l'instruction religieuse à ses petites sœurs et petits frères. Utilisons pour cela nos réunions de "congrégation," procurons aux mères de bons petits manuels, sans oublier les images, (Mgr signale au passage le récent *Catéchisme des Dames de la Congrégation*), que ces mères qui ont jusqu'ici enseigné surtout la pratique de la religion à leurs chers enfants, leur apprennent désormais de plus en plus la doctrine elle-même — ce que d'ailleurs chaque prêtre, dans la mesure du possible, s'efforcera de compléter.





## ❖ UNE AME EUCHARISTIQUE ❖

MARGUERITE-MARIE DOËNS (1841-1884)

(Suite)

Une âme aussi avide de perfection n'était pas faite pour le monde. Les raisons pressantes qui avaient déterminé son départ du Carmel de Genève n'avaient rien changé à ses dispositions intimes. Elle n'aspirait toujours qu'à la vie religieuse, hésitant seulement entre le Carmel d'Angoulême et celui de La Rochelle. Tout à coup, sa sœur Alice manifesta le désir d'entrer au couvent. Marie comprit qu'il y avait urgence à contenter ce désir, que le cœur aimant et le corps frêle d'Alice ne résisteraient pas à la vie qui les attendait à Paris. L'aînée sacrifierait donc son bonheur à celui de sa cadette. Elle partirait pour Paris. Elle tâcherait d'apaiser par sa présence cette mère exaspérée, qui menaçait l'Évêque d'une campagne de presse pour double captation à son préjudice.

À peine arrivée à Paris, la pauvre enfant sentit toute l'amertume de son sacrifice. Adieu l'espoir des stations matinales près du tabernacle et des conseils de M. l'abbé Langénieux, à qui Mgr Thomas l'avait recommandée ! La générale Doëns exigeait que sa fille partageât son genre de vie. Que d'assauts Marie eut à soutenir pour échapper aux fêtes et aux distractions sans cesse renou-

velées ! A deux reprises, elle se vit gravement souffrante. "La première fois, dit-elle, Jésus me tint fidèlement compagnie. Il faut bien que ce soit vous, à qui je dois tout dire, pour que j'avoue pareille chose."

Des amis remarquent l'altération de sa santé. Ils gémissent de l'obstination de Mme Doëns à vouloir l'éloigner par un mariage et à ne rien changer à sa propre vie. Averti, Mgr Thomas supplie la générale de laisser sa fille revenir à La Rochelle. Mme Doëns y consent, mais elle l'accompagnera. On descend à l'Espérance. Les jours s'écoulent dans une triste incertitude. Les rapports sont à la fois affectueux et difficiles entre la mère et la fille. Enfin, l'Evêque propose, si Mme Doëns repart pour Paris, de faire entrer Marie comme oblate chez les Bénédictines de Saint-Jean-d'Angély. Alice aurait bien voulu sa sœur auprès d'elle, au Carmel, mais la santé très affaiblie de Marie faisait douter qu'elle pût supporter l'austère règle de sainte Thérèse. Mme Doëns consentit à tout. Marie eut la consolation de voir sa chère Alice revêtir l'habit de carmélite. Quelques jours après, le 15 octobre 1872, elle entra elle-même au monastère de Saint-Jean-d'Angély.

Le monastère de Saint-Jean-d'Angély, où entrait Marguerite-Marie, en qualité de simple pensionnaire, était une ancienne abbaye de religieux de Saint-Benoit, chassés par la révolution du cloître qu'ils occupaient depuis dix siècles. Des moniales bénédictines s'y étaient établies, dès 1819, et grâce à un essaim venu du monastère de Pradines, près de Lyon, la communauté ne tarda pas à devenir très prospère.

L'amante de l'Eucharistie y devait rencontrer, dans l'abbé Turin, aumônier, un directeur spirituel à même de la comprendre et de la mener par les voies les plus sûres jusqu'à la sainteté, qu'elle ambitionnait d'atteindre.

Dès les premiers jours, et par les ineffables moyens que Notre-Seigneur avait coutume d'employer pour lui faire connaître sa volonté, elle eut la certitude d'être parvenue au terme de ses pérégrinations et de ses recherches. Elle entendit, à plusieurs reprises, une voix sortie du tabernacle et qui lui disait : "C'est ici que je te

veux.... Je t'ai choisie pour m'aimer là... Sois le chan-  
tre du sacrement de l'amour."

Écoutez ce dialogue :



*Pieuse Méditation.*

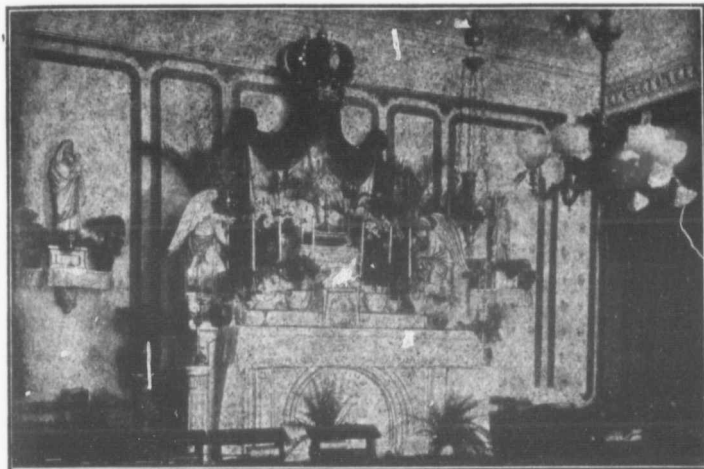
“Pourquoi, ô mon doux Maître, — alors que la crèche  
a entendu le chant des anges et vu la lumière de l'étoile,

alors que les rochers se sont fendus au calvaire et que le voile s'est déchiré au temple, — pourquoi rien n'a-t-il trahi, au cénacle, l'adorable mystère ? Pourquoi les anges se sont-ils tus alors ? Pourquoi les apôtres, ces premiers communicants du monde, n'ont-ils rien dit ? Pourquoi les murs de l'enceinte sacrée ne se sont-ils pas ébranlés pour crier à ceux qui passaient : "Un grand mystère s'accomplit là !"

"C'est que je me réservais de le dire aux âmes" répond obligeamment Notre-Seigneur à ces questions d'un cœur débordant d'amour ; et plus tard, trouvant sa servante plus avide encore de sonder l'abîme de charité ouvert devant elle, le divin Maître lui dit, pendant la semaine sainte de 1879 : "C'est le secret des amis."

Cependant les divins colloques se multiplient entre l'âme tout éprise de l'Eucharistie et son Bien Aimé. Un jour qu'étant souriante, elle est confinée dans sa cellule, elle entend une voix sortant de son crucifix lui dire : "Tu partages ma solitude." Dans une autre circonstance, c'est elle-même qui s'écrie : "O bon Maître, quel bonheur d'être dans la solitude !" et Notre-Seigneur lui répond : "Oui, quand c'est moi qui la peuple." Un jour de Vendredi-Saint, qu'elle médite sur les cinq plaies de Jésus, elle entend ces paroles : "Ta plaie sera celle de mon Cœur." Son bonheur fut grand, le soir, en quittant le chœur, elle entendit Notre-Seigneur lui dire : "Je regrette de te voir partir." Cette parole l'arrêta court ; et tenant dans ses mains le bouton de la porte du chœur, elle dit en se tournant vers le tabernacle : "Mon Jésus, si vous voulez me garder plus longtemps, il faut le dire à notre Révérende Mère ; mais puisque l'obéissance m'envoie coucher, bonsoir, mon Jésus, je m'en vais." Et elle monta à sa cellule. "Mais le bon Maître avait marché plus vite que moi, et, en ouvrant ma porte je l'y trouvai... Oui, il était là, se cachant toutefois à mes regards. Je tombais à ses pieds, sous l'impression d'un bonheur ineffable, n'ayant plus que des larmes pour l'exprimer."

(à suivre)



## Lettre d'un Juvéniste du T. S. Sacrement



*Terrebonne, le 13 février 1913.*

**Mon cher Henri,**

Je ne doute pas de la sincérité de tes promesses, mais que tu es lent à les réaliser. Quand donc luira le beau jour qui doit enfin te voir apparaître au doux pays de Terrebonne ? J'ai les bras et le cœur tout grand ouverts pour te recevoir...

Tu me demandes un petit mot de nos fêtes de janvier ? Voici : Remontons à la première minute de 1913. Il est minuit, 1912 vient de finir ; 1913 apparaît plein de songes enchanteurs ! C'est qu'en effet les Juvénistes reposent paisibles, rêvant à l'avenir. Au même moment sais-tu ce que font les RR. Pères et Frères chargés de notre formation intellectuelle et morale ? Viens avec moi ; traversons les corridors enveloppés d'épaisses ténèbres,

je vais te conduire à la Chapelle. Là dix Religieux sont agenouillés au pied du Tabernacle. Minuit sonne, et de leur âme recueillie s'échappent les vœux les plus ardents pour Jésus-Hostie d'abord, pour les chers enfants qui dorment là-haut et pour tous nos bienfaiteurs... Dès que le jour commence à poindre, nous descendons du dortoir et allons vite offrir à notre tour nos vœux à Jésus. Le jour de l'an commencé si près du bon Dieu se continue dans la joie et la prière. Mille petits riens nous rappellent mille petites choses qui faisaient autrefois notre bonheur au foyer paternel. Séparés de nos chers parents, nous nous envolons vers eux sur les ailes de la pensée...

Le premier de l'an est passé, mais nos joies ne sont pas terminées. Cinq beaux jours de congé succèdent apportant chacun leur contingent de plaisir. Bientôt ce sont les Rois. Quel beau jour pour nous ! C'est de cette fête que date la première exposition du T. S. Sacrement dans notre Congrégation. Oui, il y aura bientôt soixante ans Jésus-Hostie prenait pour la première fois possession d'un trône eucharistique dans notre Institut.

Mais les beaux jours ont leur couchant : voilà nos vacances terminées. Sommes-nous tristes ? Pas du tout ; c'est avec une ardeur toute nouvelle que nous nous remettons tous à la besogne.

Que de choses à te dire sur une seule journée de classe ! Mais passons, ... ce serait trop long.

Nous sommes au 26 janvier. C'est aujourd'hui la fête patronale des juvénistes. Le soleil s'est levé radieux, jaloux d'éclairer un si beau jour. Dix anciens confrères, aujourd'hui novices, sont accourus de Montréal, pour fêter avec nous la St Tharcisius — c'est le nom de notre patron ! — et nous sommes tous heureux de serrer la main à ces chers Frères qui partageaient hier encore, notre vie de Juvénistes.

Le soir, pour clôre la journée, *séance magistrale* ! On exécute avec succès la pièce intitulée : "Christophe Colomb dans les fers", puis, bonsoir mes amis, bonsoir !

Tu me demandes quelques renseignements sur "l'Œuvre du Sacerdoce" ? voici : tu sais que les Juvénistes

de Terrebonne appartiennent presque tous à des familles pauvres. Bon nombre ne peuvent rien ou presque rien donner pour les frais de leur pension ou de leur éducation. Alors nos bons Pères ont créé cette "Œuvre du Sacerdoce", afin de permettre aux âmes charitables de leur venir en aide, pour l'entretien et l'instruction de ces pauvres enfants. Cette œuvre est enrichie de nombreux privilèges. Pour la modique somme de dix centins, on participe à ses mérites pendant une année. Pour cinq dollars, on jouit à perpétuité d'une part des prières et des avantages de l'Œuvre. Quelquefois des personnes plus fortunées veulent bien payer l'année complète ou même tout le cours d'un petit Juvéniste. T'ai-je dit que j'ai été adopté par une famille riche. Monsieur et Madame X. avaient toujours désiré avoir un prêtre dans leur famille. Dieu ne l'a pas voulu. Alors ils se sont dits : "Nous allons payer le cours d'un petit Juvéniste du T. S. Sacrement, et nous aurons devant Dieu le mérite de lui avoir donné un Prêtre. Nous participerons ainsi à tout le bien qu'il fera plus tard." Et c'est ainsi que je suis devenu leur petit protégé. Te dirai-je toute la reconnaissance que je leur porte? C'est impossible... je ne fais pas une prière, une Communion, une adoration, et plus tard je ne célébrerai pas une seule messe, sans rappeler au Bon Dieu le nom de mes Bienfaiteurs. Toute l'éternité je leur dirai : "je vous dois d'être Prêtre."— Voilà comment le Bon Dieu prend soin de ses petits enfants de Terrebonne. Oh! que c'est un *bon Papa* le Bon Dieu et comme je voudrais l'aimer mille fois plus encore!

Bonjour, mon cher Henri, je te serre amicalement la main, et caresse l'espoir de te voir bientôt à Terrebonne.

*Ton bien affectueux en Jésus-Hostie.*

ANDRÉ.





## L'EXEMPLE D'UN PERE

Monsieur de Jouare, président du tribunal de Quimper (Finistère), était le plus honnête homme possible; il jouissait d'une estime et d'une confiance universelles. Mais il avait le défaut de ceux qu'on appelle *honnêtes gens*: il ne pratiquait pas la religion.

Son épouse au contraire, était une chrétienne fervente, l'édification de la ville de Quimper. Heureux les époux à qui Dieu donne de telles compagnes!

Ils n'avaient qu'un fils, que sa digne mère forma à sa ressemblance. Cependant, quand il eut fini ses classes, il cessa de pratiquer. Sa mère s'en étant aperçue entra dans la chambre du jeune bachelier, s'assit à côté de lui et lui dit: "Mon fils, vous êtes devenu pour moi la cause d'une peine capable de me donner la mort... Vous n'êtes plus le même." L'enfant lui répondit: "Je vous assure que je vous aime de toute mon âme." — "Pauvre enfant, votre amour pour moi ne me suffit pas. Vous n'aimez pas le bon Dieu. Il est à l'église une place où je ne vous vois jamais plus." — "Voici, ma mère, la raison de ma conduite. Mon père jouit de l'estime de tout le monde, et cependant il ne fait pas ses Pâques. Pourquoi ne ferais-je pas comme lui?"

Sur ce, la pauvre mère, recueillant ses forces, court au cabinet de son mari et lui dit avec larmes: "Jusqu'ici je ne vous ai fait aucun reproche; mais je viens vous en faire un que vous ne méritez que trop. Par votre vie d'indifférence, vous m'avez arraché l'âme de mon enfant. *Je veux faire comme papa*, dit-il." M. de Jouare lui répondit: "Ma chère femme, venez avec moi"; "Il est dur pour un père de s'accuser devant son enfant; mais c'est fait; conduis-moi chez ton confesseur. Nous nous confesserons tous les deux et je passerai le premier."

Combien d'enfants seraient à Dieu, si le père passait ainsi le premier! L'enfant suivrait son père comme l'ombre suit le voyageur.

### SOMMAIRE

Les tout petits Enfants et l'Eucharistie — En Bolivie : Semaine Sainte. — Origine des fêtes merveilleuses. — Souvenir du Congrès eucharistique de Vienne. — Madeleine retrouve Jésus, (*notre gravure*). — Sujet d'adoration: Les deux grands miracles. — Premier Congrès Sacerdotal de Montréal. — Une âme eucharistique: Marguerite-Marie Doëns (*suite*) — Lettre d'un Juvéniste du T. S. Sacrement. — L'exemple d'un père.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.



Finis-  
d'une  
ut de  
gion.  
édifi-  
Dieu

sem-  
orati-  
eune  
s de-  
er la  
"Je  
en-  
as le  
mais  
père  
s ses

inet  
fait  
éri-  
ché  
de  
est  
ait ;  
les

pre-  
eur.

